

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.



—Après...

Il s'arrêta, il sourit d'une manière louche, hypocrite et méchante, ses yeux évitèrent les miens.

—Après... on verra.

J'étais fixée, j'avais vu en un instant l'abîme vers lequel il m'entraînait; je le quittais brusquement, la honte plus que la douleur m'étouffait. Je ne l'ai jamais revu.

Si les jeunes filles qui écoutent ces Don Juan modernes pouvaient se douter des idées qui germent dans leur cerveau, elles en mourraient de honte. Combien de tourterelles ont été prises au piège pour ne pas avoir pensé à ce fatal après? Ceux qui emportés par la passion et craignant les obstacles, prennent leurs fiancées et les mènent directement à l'église, ne sont en définitive coupables que d'une chose: oublier le respect qu'ils doivent à leurs parents et à leur future femme. Mais les autres... les autres ce sont des misérables pour lesquels la loi n'a pas assez de rigueurs.

Chose étrange, dans tous les scandales, que le télégraphe nous transmet avec une rapidité des moins louables, on trouve toujours du côté de la femme l'amour... et la fortune. Jamais l'étincelle électrique ne nous a annoncé qu'un homme puissamment riche avait enlevé une jeune fille pauvre. Celles-là on ne les enlève pas, on leur offre tout simplement la main gauche et si elles la refuse, alors, quelquefois, pris au piège, on daigne leur faire l'honneur de les conduire à l'autel.

\* \*

Ces choses m'écoeurent; l'existence de la femme est vraiment étrange dans notre civilisation actuelle. Qu'est devenue, par exemple, cette malheureuse dont le procès a fait tant de bruit et qui attend avec angoisse la décision du juge? Depuis qu'elle est rentrée dans sa prison, combien les jours, les heures, les minutes ont dû lui sembler longs. La justice a plus de pitié pour les criminels qu'elle n'en a pour cette malheureuse. Elle les condamne rapidement, presque sans délai, alors qu'elle fait attendre longuement, impitoyablement cette infortunée qui n'est coupable d'aucun méfait. Si, pourtant, on l'a accusée d'avoir négligé ses enfants. J'admets, pour les besoins de la cause, que le fait soit vrai; mais alors il faut enfermer comme fous tous ces misérables qui boivent leur salaire, qui laissent croupir dans la misère et mourir de et de faim froid ceux qu'ils ont le devoir d'élever et de protéger. Avez-vous lu, la semaine dernière, dans un journal de Montréal, l'histoire de cet enfant de quatorze ans qui travaille pour subvenir aux besoins de son père ivrogne, de sa mère infirme et de leurs cinq enfants, ses frères et sœurs? A-t-on mis ce misérable père à la Longue-Pointe? Non! Alors l'argument ne vaut rien contre la malheureuse qui y est renfermée.

\* \*

Puisque je parle de Dame Justice, je ne puis passer sous silence cette désopilante affaire du *dude*. Toute la sagacité du juge, toute la science des avocats, n'ont pu parvenir à donner la définition exacte de ce qui constituait un *dude*. C'est pourtant bien simple: un *dude*, c'est un singe. Rien qu'un singe et d'une intelligence peu développée encore. Pour lui! l'habit est tout; hors de l'enveloppe rien ne lui est de rien. Il ne juge pas, il ne crée pas: il imite. Quand vous avez vu un *dude*, vous les avez tous vus; les uns sont plus bêtes et plus méchants que les autres, à part cela ils sont tous pareils. En France, dit-on, on fait, pour améliorer la race humaine, une exposition de bébés; en Amérique on devrait pour arrêter l'épidémie des enlèvements, faire une exposition de *dudes*. Les plus enthousiastes de nos jeunes filles seraient calmées à leur première visite.

MAUD.

## Madame Robert.

Nous l'avons entendu cette cantatrice au talent merveilleux qui, après huit mois d'étude seulement, s'est révélée une artiste digne d'aspirer aux premières places.

L'auditoire était ce qu'il y avait de mieux choisi. Les connaisseurs et les amateurs s'étaient empressés de se rendre au concert, les uns pour trouver matière à critique, les autres pour admirer. Mais les plus exigeants sont revenus enchantés et convaincus que Madame Robert est appelée à jouer un rôle des plus brillants dans le monde des artistes.

Elle se trouvait en présence d'un auditoire difficile à satisfaire, qui était venu entendre une émule de l'Albani. On comparait une artiste à ses débuts avec une autre dans toute la force de son talent et tout l'éclat de sa carrière.

Chez Madame Robert l'art n'a pas encore développé dans toute sa plénitude, son beau talent naturel. Lorsque l'étude, indispensable aux artistes, aura donné à sa voix tout le perfectionnement que requiert l'art musical, elle se fera certainement une réputation de grande artiste. L'Albani n'a paru sur la scène qu'après dix ans d'études et si nous comparons ses succès d'aujourd'hui avec ceux d'autrefois, on aura une idée du progrès que peut faire Madame Robert après quelques années d'études auprès des grands maîtres.

Sa voix, riche et souple, puissante et douce à la fois, révèle un talent tout à fait exceptionnel.

A son concert de lundi, elle a été applaudie, acclamée et rappelée avec enthousiasme. Aussi elle s'est attaquée aux passages les plus difficiles du répertoire français et italien avec une sûreté de ton et une confiance que possèdent seules les rares natures d'élite auxquelles les muses ont souri dès leur enfance.

Madame Robert est née artiste, elle possède le feu sacré qui fait qu'on surmonte tous les obstacles et qu'on renonce à tout pour suivre sa destinée. C'est ce qui nous rend confiant dans l'avenir.

Et pour Madame Robert et pour le Canada, nous souhaitons que cette confiance ne soit pas déçue.

## Les Drames de la Vie.

GRAND ROMAN NOUVEAU.

Nous avons l'extrême satisfaction de donner à nos lecteurs, comme feuilleton, la primeur du grand roman à sensation qui vient d'être publié à Paris, par le meilleur romancier du siècle.

Comme son titre l'indique: *Les drames de la vie*, ce feuilleton, pris sur le vif du cœur humain, retrace avec un naturel frappant toutes les péripéties de l'âme, tous les entraînements du cœur, au milieu des grands combats de la vie, dans ce siècle de fiévreuse activité où la violence des passions jette parfois l'humanité dans ces amours tragiques qui révèlent toutes les trahisons, tous les désespoirs, tous les écroulements de bonheurs brisés.

L'auteur a su mettre dans ces drames de passion, de haine, d'amour et de vengeance, un intérêt d'une puissance tout à fait entraînante. Les scènes tour à tour tendres et poignantes de ce livre curieux se déroulent dans des cadres les plus divers et les plus originaux.

Ce roman qui vient d'avoir un si beau succès à Paris, est le plus grand événement de la saison. C'est par un arrangement tout spécial que nous pouvons le publier dans les colonnes de notre journal avant qu'aucun volume ne soit arrivé au Canada.

Nos lecteurs peuvent engager leurs amis à lire ce beau feuilleton, et ils y trouveront un ouvrage plein d'émotions et tout palpitant d'intérêt. Nous pourrions procurer la file du journal à tous ceux qui nous en feront la demande.

## A PROPOS DE LA FEMME ET DES FEMMES.

Après avoir cité Milton et la Bible, je sauterai à pieds joints jus'au XVIIe siècle, pour entendre et écouter un moraliste lui-même, mais un très aimable moraliste, s'écrier en parlant des femmes:

"Un beau visage est le plus beau de tous les spectacles."

Il est de fait qu'on est plutôt charmé par la vue d'une jolie femme que par un beau coucher de soleil ou les rayonnements de la lune. Ah! c'est que dans un beau visage il y a regards et sourires, et que faut-il de plus pour captiver un homme et le prendre, qu'un doux regard sous un charmant sourire?

La Bruyère continue:

"L'harmonie la plus douce est le son de voix de celle que l'on aime."

Comme c'est vrai!... Mlle LaPatti, par exemple, a une fort jolie voix, une voix de cantatrice; et bien, je parie quatre-vingt-dix-neuf centins contre un, que vous-même, lecteur, vous ferez plutôt cinquante mille pour entendre sortir un doux mot de la bouche de celle que vous aimez, que vous ne feriez dix pas pour entendre Thérèse, fut-ce dans les *Pompier de Nanterre*.

A propos de voix, je ferai remarquer que la belle canadienne-française donne à la prononciation du "oui" une intonation d'un charme inexprimable; elle le chante pour ainsi dire, et ce chant semble renfermer tout un mystère de tendresse et de douceur.

Après La Bruyère voici Brantôme qui nous rappelle que la beauté des filles persanes causait des éblouissements au grand Alexandre lui-même:

"Alexandre disait quelque fois à ses amis que les filles des Perses faisaient grand mal aux yeux de ceux qui les regardaient; et, pour ce, tenant les filles du roi Darius prisonnières, jamais il ne les saluait qu'avec les yeux baissés, et encore moins qu'il pouvait, de peur qu'il avait d'être surpris de leur excellente beauté."

Cela prouve qu'Alexandre eût pu être vaincu par les filles de Darius; et que nous pouvons bien, nous autres, n'étant point des foudres de guerre, nous laisser vaincre par une seule jolie femme.

\* \*

Encore d'après Brantôme:

"L'Espagnol dit que, pour rendre une femme toute parfaite et absolue en beauté, il lui faut trente-six beaux *si*; et cela je le tiens d'une dame de Tolède, ville où il y a de très belles, bien gentilles et fort amoureuses demoiselles. Les trente *si* sont tels:

Trois choses blanches: la peau, les dents et les mains.

Trois noires: les yeux, les sourcils et les paupières.

Trois rouges: les lèvres, les joues et les ongles.

Trois longues: le corps, les cheveux et les mains.

Trois courtes: les dents, les oreilles et les pieds.

Trois larges: la poitrine, le front et l'autre sourcil.

Trois étroites: la bouche, la ceinture et l'entrée du pied.

Trois grosses: le bras, la jambe et le mollet.

Trois délicées: les doigts, les cheveux et les lèvres.

Trois petites: la main, le nez et la tête.

Ainsi, mesdames, selon Brantôme, qui passe pour s'y être connu un peu, aucune de vous n'a une beauté parfaite, accomplie, si elle ne réussit les trente particularités ci-dessus détaillées. D'après moi vous en avez davantage.

F. RUANT.

## Aux Jeunes Filles.

Que vous dirai-je, moi, blondes amies, à vous qui, fières de quelques printemps gracieusement posés sur votre front, enivrées des charmes d'une société que la vacance vous a montrée sous un aspect très invitant, avez voulu rester au milieu des jouissances promises, avez voulu quitter pour toujours le toit sous lequel vous avez été innocemment heureuses, les cœurs qui vous ont prodigué de si doux élans d'affection lorsque, hier, vous reposiez à l'ombre de leurs tendres sollicitudes;—que vous dirai-je, à vous qui n'avez pas voulu retourner à vos classes, à vous qui aimez déjà le monde ? Ah !

“ Vous qui ne savez pas combien l'enfance est belle, Enfant ! n'enviez pas notre âge de douleur, Où le cœur tour à tour est esclave et rebelle, Où le rire est souvent plus triste que vos pleurs.”

Telles sont les lignes que je trouve sur une page de mon album. Je les baise souvent. Elles ont été jetées là d'une main tremblante, par un cœur qui a traversé la vie en goûtant à tous ses plaisirs, à tous ses bonheurs, à toutes ses ivresses. Je voudrais les voir s'infiltrer dans votre âme comme elles sont entrées dans la mienne, s'y graver ! lentement, mais profondément.

Ma parole vous paraîtra sérieuse, grave peut-être ; pourtant n'allez pas imaginer que c'est la voix d'une grand-mère usée des soucis du temps. Bien le contraire. C'est celle d'une amie presque aussi jeune que vous : Hermance n'est que quelque peu votre aînée. Mais ces lignes me sont inspirées par des jeunes filles, qui viennent de me faire subir trois-quarts d'heure d'un bavardage des plus écorchés : leur éducation, hélas ! fort incomplète, m'a donné beaucoup à réfléchir.

C'est le seul profit que je retirerai de leur assomante conversation.

Sans avoir beaucoup vécu, j'ai fait une ample provision d'expérience. En montant le chemin de la vie, j'en ramasse précieusement chacune des parcelles qui se trouvent sur ma route. Oh ! combien m'en ont donné vos conversations naïves, bonnes amies ! Combien j'en ai cueilli au milieu de vous, en me mêlant à vos jeux, en partageant les joies si généreusement semées dans votre vert sentier !

Un peu entraînée dans le monde, il n'est cependant de plaisir plus grand pour moi que celui qui me ramène auprès du berceau de votre éducation. Je voudrais passer ma vie sur ces bancs que vous avez laissés ! Il me semble goûter quelque chose de ce bonheur en partageant une partie de mon temps avec une bien-aimée Institution. Songez jeunes filles, c'est un collier de pierres précieuses que ces beaux jours attachés l'un à l'autre, dont vous voulez, par votre fébrile impatience, briser le fil ; ce sont les fleurs d'un printemps gracieux ! Ne craignez-vous pas en pressant le vent et l'orage d'en voir plus vite les couleurs fanées ?

\* \*

Pourquoi tant vous hâter ? Avez-vous de comptées moins d'années que nous ?... Où espérez-vous arracher les succès à celles qui précoces, comme vous, ont débuté trop tôt dans le monde ?

Ah ! leurs bonheurs font quelquefois pitié !

Plongez votre regard dans l'avenir ; traversez, avec cette fièvre de vieillir qui vous dévore, un petit nombre d'années. Que vous promet l'horizon ?...

La voyez-vous cette rose oubliée dans un vase élégant. Elle était merveilleusement belle sur sa tige, fièrement bercée par les caresses du zéphyr : on la cueillit. Pour un instant, étalant ses pétales amoureuses, elle captiva tous les regards, concentra

toute l'attention. Mais elle n'avait qu'un parfum, qu'une beauté, qui devaient finir avec elle. C'est en vain que maintenant elle penche languoureusement sa tête, c'est en vain qu'elle demande une goutte d'eau, un faible rayon de soleil : Elle se voit faner avant la fin du jour.

Blondes amies, comme elle, comme la pauvre fleur délaissée, vous vous sentirez épanouir avant le soir, si vous n'avez cette éducation qui saura vous attirer autre chose que de froids éloges, qu'une fade admiration.

À l'âge que vous avez atteint, c'est ce que veut vous donner la maison, l'institution qui vous rappelle dans son enceinte. Elle veut jeter dans votre âme, encore trop naïve et trop confiante pour la scène bruyante du monde, des principes solides, des sentiments forts, qui vous apprendront à mépriser l'encens coupable qu'on oserait brûler sur vos pas, à braver les flèches empoisonnées qu'on serait tenté de décocher contre votre candide innocence, à reconnaître le vrai du faux. Vous serez autre chose que ces gentilles poupées de salon : on les admire on ne les apprécie pas ; autre chose qu'un papillon doré dont on se contente de vanter les brillantes ailes, enfin

“ Vous viendrez assez tôt dans un siècle assez jeune.”

Vous trouverez de la vraie affection dans un cœur généreux.

\* \*

Revenons sur nos pas, au présent.

Sont-ce les plaisirs innocents dont vous avez joui jusqu'à présent que vous voulez fuir, ou l'espoir des joies factices qu'on vous a laissé entrevoir que vous voulez posséder ? Renoncez-vous, de bon cœur, aux ivresses pures que vous avez savourées auprès de celles qui vous ont aimées, pour acheter des extases dont vous n'avez jamais goûté les charmes ? Vous n'avez encore rêvé que de fées de paradis ; vous abandonnez-vous gaiement aux rêves qui pourraient jeter leur pernicieuse influence sur les réveils de votre adolescence ? Méprisez vous, sans trembler, le passé pour sourire à l'avenir ?...

Dites-moi...

Ah ! vous voudriez tenir d'une main ce passé que vous aimez, et tendre l'autre à l'avenir qui vous enchante !

\* \*

Amies, une bonne résolution, croyez-moi. D'autres, avant vous, ont subi le caprice de ma sagesse : Elles n'ont eu qu'à s'applaudir d'avoir suivi le conseil affectueux que je leur avais donné.

Ne répondez pas à tout ce qui vous invite ; cranpez-vous des deux mains à votre passé ! Reprenez ces livres déjà placés religieusement au fond d'un vieux meuble ; retournez à vos classes. Il en est temps encore : mieux vaut tard que jamais, et vous trouverez toujours là des cœurs disposés à vous recevoir.

Dans le vaste champ du monde, chaque sourire nait d'une larme, souvent amèrement semée dans le sillon, ah ! Amies, continuez donc à enrichir d'anneaux la chaîne d'or de votre passé d'enfant ! Assez tôt viendra votre tour ; ne coudoyez personne dans les rangs pour avancer plus vite, assez tôt vous vous sentirez vieillir, assez tôt vous apprendrez à pleurer !

Que d'autres bonheurs innocents s'enlacent à vos bonheurs innocents, et, malgré la crainte que j'ai pu éveiller dans votre cœur, de quelque sombre nuage que j'aie pu envelopper l'avenir qui vous attend,

“ Riez pourtant ! Du sort ignorez la puissance, Riez ! n'attendez pas votre front gracieux, Votre œil d'azur, union de paix et d'innocence, Qui révèle votre âme et réfléchit les cieux.”

HERMANCE.

## Modes du Jour.

D'après les dernières nouvelles reçues de Paris, il me faut constater à mon grand regret que les tournures prennent des développements aussi formidables que ridicules.

L'opinion générale, tant du sexe faible que de l'autre, est contre cette mode absurde, tout le monde est d'accord pour la blâmer, mais c'est la mode et tout le monde la porte. Heureusement que ces tournures ne sont pas faciles à porter, qu'il faut beaucoup d'adresse et d'élégance pour les manier avec aisance et que de ce chef nous pouvons espérer les voir disparaître sous peu. Mais, jusque là, que de choses épouvantables on est appelé à voir ; celles, seules, qui sont assez âgées pour se rappeler de l'ère de la crinoline, savent ce qui les attend.

En fait de nouveautés, en étoffes, Paris en compte fort peu ; les velours et les brocatelles jouissent plus que jamais de la grande vague. Les tissus de prix modérés sont en uni et en frappé, mais ceux d'un prix plus élevés sont à patrons tissés avec l'étoffe et de l'effet le plus précieux et le plus riche.

En soieries, le satin est préféré au taffetas et à la paille, mais je dois dire qu'un costume est rarement composé d'un seul de ces tissus. Ils sont mélangés, l'un formant le fond du costume et l'autre la garniture. A ce propos je dirai que j'ai vu dans les rues de Montréal un assez grand nombre de toilettes tout en satin. A mon avis, ces toilettes très belles pour la maison, les diners et les soirées ne conviennent pas à la ville et surtout lorsqu'on sort à pied. Le satin est une étoffe trop riche pour la rue et ne peut se porter, en tout cas, que lorsque les détails de la toilette sont d'une richesse en harmonie avec celle de cette étoffe.

Les juis qui au début de la saison, semblaient être délaissés, est de nouveau à la mode et se porte plus que jamais ; on en met partout sur les robes, les chapeaux et les chaussures. Je n'ai rien à dire contre ce retour vers le brillant, mais le jais commence réellement par devenir fatigant, puis aujourd'hui on en abuse, on en trouve même sur les robes des mendiants.

Dans les notes que j'ai reçues, je vois que les gants jouent un grand rôle dans le costume des parisiennes ; de fait il couvre presque tout l'avant-bras. La mode est aux bruns, aux suède et aux peaux de chien, aussi les gants sont-ils d'autant plus vite hors de service qu'ils sont d'une dimension plus grande et d'une couleur plus voyante. Le gant a toujours été un des signes principaux servant à reconnaître la vraie de la fausse élégance. Pour être bien ganté, il faut s'adresser à une maison ayant un bon assortiment et une grande vente, afin que les marchandises soient toujours fraîches et nouvelles. L'une des maisons les mieux assorties, pour ne pas dire la mieux assortie, est celle de MM. Boisseau Frères ; depuis, suivant en cela l'exemple des grandes maisons de Paris, MM. Boisseau Frères, ont sacrifié leur département de ganterie, et vendent cet article dans des conditions exceptionnelles de bon marché. J'engage mes lecteurs qui tout en aimant à être bien gantés tiennent à faire des économies, à s'adresser à la maison que je viens de nommer.

PÉPIA.

Nos abonnés de la campagne sont priés d'envoyer le montant de leur abonnement par la poste, boîte 2029 ; ils recevront leur reçu par le retour de la malle.

Ceux de la ville sont priés de payer au bureau du Journal, n. 25 rue Ste-Thérèse, coin de la rue St-Gabriel, chez M. Daniel.

### Comment je le perdis.

La semaine dernière je racontais comment j'ai oublié celle qui m'avait été infidèle. Aujourd'hui je dirai comment j'ai perdu celle qui m'aimait. La perte de la première m'avait été aussi douloureuse que celle de la seconde, quoique beaucoup moins tragique.

Il y a des événements dans la vie qui se gravent tellement dans l'esprit, qu'il est impossible d'en perdre le souvenir. La terreur s'empare encore de moi, rien qu'à penser à l'épouvantable catastrophe où me fut ravi cet ange de candeur, de bonté et de douceur qui aimait avec tant de cœur, de loyauté et de dévouement.

Quelque temps après avoir été délaissé de cette amie dont je parlais la semaine dernière, je partais pour Rome, avec le second détachement des zouaves pontificaux. Lors de la prise de Rome, où je défendis du mieux que je pus les droits sacrés de la Papauté, je reçus une balle dans le bras gauche et on me transporta à l'hôpital militaire.

Je restai là pendant deux mois sous les soins des Sœurs de Charité que les dames romaines accompagnaient souvent dans leurs visites. Lorsque j'eus assez de force pour m'occuper de ce qui se passait autour de moi, je commençai à tenir compte des âmes charitables qui voulaient bien nous visiter à l'hôpital et nous encourager dans nos souffrances.

Tous les jours je voyais une jeune fille accompagner les Sœurs dans la visite des malades pour s'informer de ce qui pouvait nous manquer. Sans être belle, sa physionomie attirait à elle. La bonté était peinte sur sa figure. Il me semblait que son regard me ramenait à la vie, si bien qu'il me fallait laisser l'hôpital, lorsque je n'y songeais pas du tout. Je partis donc à regret. Il me faisait de la peine de ne plus revoir celle qui me paraissait douée d'un si grand cœur.

Deux jours après ma sortie de l'hôpital, comme je m'ennuyais beaucoup de ne plus revoir cette jeune fille, j'allai demander à la religieuse qu'elle accompagnait, de vouloir bien me donner son adresse, afin que je puisse aller la remercier des bontés qu'elle avait eues pour moi.

Je me présente chez elle. Je fus accueilli avec cette bonté qu'on prodigue aux zouaves du pape dans certaines familles. On m'invite d'y retourner. J'accepte avec bonheur cette gracieuse invitation. Je devins intime dans la maison. Je ne me trompais pas, il était bien facile de voir que j'avais plus que de l'amitié pour la jeune fille. Quant à elle, elle avait pour le moins, de l'amitié pour moi.

Un jeune Italien visitait souvent la famille et prétendait à la main de la jeune fille. Néanmoins elle avait peu de sympathie pour lui. C'était un garibaldien. Il n'en fallait pas davantage pour empêcher la jeune fille de l'aimer.

Nous étions assis un soir dans le magnifique jardin qu'il y avait en avant de la maison. C'était à la bruyante. Les étoiles commençaient à scintiller au firmament. Ce beau ciel d'Italie qui semblait répandre un rayon de bonheur sur la terre, portait à la contemplation. Alice regardait le Ciel et moi je regardais Alice. Ce tableau de mon bonheur fut de courte durée. Les scènes changent vite parfois sur le théâtre de la vie.

Pendant ce temps-là le jeune Italien avait conçu un projet diabolique. Ils étaient à dîner avec plusieurs amis. L'un des convives, un tout jeune homme pâle, aux yeux ardents, étaient à demi couché sur un divan et de temps en temps, ses lèvres remuaient sans qu'il proférât un son. Tout à coup, l'un des soupeurs lui dit :

— Tu n'y arriveras pas, mon ami !

— Qu'est-ce donc ? demandèrent les autres.

— C'est bien simple, répondit celui qui paraissait connaître le secret de la rêverie de son compa-

gnon, Rosario ne s'intéresse plus à la vie. Ses désirs sont au-dessus du vulgaire. L'enfant qui demandait la lune me semble facile à satisfaire, quand on sait ce que convoite si ardemment notre mélancolique camarade.

— On demande le mot de l'énigme !

— Cherchez dans les contes de fées, dans les aventures des génies, dans la magie noire et blanche — et vous trouverez.

— Dis-le tout de suite.

— Eh bien ! Rosario veut être invisible !

— Invisible ? firent tous les convives à la fois.

Rosario se leva fort pâle, et dit simplement :

— Ce qui vous étonnera bien davantage, messieurs, c'est que j'y arriverai.

Les jeunes gens le regardèrent avec compassion.

— Et que feras-tu, demanda l'un d'eux, quand tu seras invisible ?

— Mais encore ? ...

— Eh bien ! dit-il, il y a quelque part une jeune fille que j'aimais, que j'aime toujours. J'irais chez elle.

Là, j'écouterai ce que lui dit un autre jeune homme, j'assisterai à la scène d'amour. Elle lui ferait sans doute les mêmes serments et les mêmes protestations que celles qui m'avaient enivré. Je n'en perdrais ni un mot ni un geste. La certitude de la vengeance calmerait mes sens et me donnerait la force d'aller jusqu'au bout.

Alors, au moment où je verrais les lèvres d'Alice s'entr'ouvrir pour faire un aveu d'amour à son nouvel amant, je serais là, un genou en terre, guettant le cœur qui me trahit, — et j'y plongerais un couteau !

Satisfait, assouvi, je verrais le désespoir et la terreur de l'autre, et quand j'entendrais les voisins accourus demander : " Où est l'assassin ? " ce me serait une joie étrange de voir cet homme prendre sa tête à deux mains et chercher autour de lui ...

— Où est l'assassin ? — Personne ? — Il n'y avait que vous ici.

Et je le verrais marcher entre les gardes, l'œil égaré, confondu.

J'entrerais dans sa prison, je compterais ses angoisses. Si la justice manquait de preuves, j'en porterais chez lui. Je mettrais sur sa cheminée un couteau semblable à l'autre, j'élargirais les taches de sang sur sa chemise ; et si le bourreau était malade, je m'offriraux aux géôliers avec le masque noir de l'exécuteur.

— Il est fou, dirent les soupeurs.

Rosario sortit et se dirigea machinalement vers la maison d'Alice. Il la vit assise près de moi. Il s'avance en arrière de nous, sans bruit comme le serpent qui rampe.

Le bandit leva le bras. Alice ne poussa pas un cri, tant le coup porté fut terrible.

Déjà le jeune Italien était disparu, regagnant sa demeure. Alice n'existait plus. Que n'ai-je plutôt été frappé à sa place, par ce misérable ! Ma plume se brise sous la douleur pour raconter cette scène abominable.

L'assassin fut enfermé dans une maison de santé quelques jours après ce drame. Il a toujours devant les yeux des milliers de fantômes qui hantent sa cellule.

FÉLIX.

Petit dictionnaire Laforêt :

CHANCE. — Le seul mérite des autres.

CHAPEAU. — Tuyau de poil de lapin. — Très hygrométrique de sa nature, surtout quand il est neuf. En cet état, il attire toujours la pluie.

CHAT. — Le tigre des rats. Le lapin des guinguettes.

CLUB. — Trêve du mariage.

CONCERT. — Mitrailleuse à musique.

CONGRÈS. — Echange de gros mots, sous prétexte de grands remèdes.

### Un Homme mis au Beurre.

Dans un village d'en bas de Québec, par une nuit froide et neigeuse, un cabaretier, dont nous ne donnerons que le prénom (Michel), venait de sortir de sa chambre dans l'intention de fermer les volets, lorsqu'il aperçut le seul flaneur qui se trouvait encore chez lui, s'approcher de la planche où était déposé le beurre, en prendre une livre et la cacher furtivement dans sa casquette.

— Reste encore un instant, Jacques, lui dit Michel en entrant, tandis qu'il secouait la neige de ses souliers. Par le froid qu'il fait un verre d'eau-de-vie ne te fera pas de mal.

Mais cela ne faisait pas le compte du voleur, il aurait préféré s'en aller au plus vite ; et déjà il avait la main sur le loquet, lorsqu'il songea qu'un refus pourrait exciter un soupçon. Le cabaretier le força de s'asseoir tout près du poêle, dans une position telle qu'il se trouvait de tout côté barricadé par la table et les chaises ; puis il prit la seule place qui aurait pu lui donner une issue.

— Nous allons faire un bon feu, Jacques, dit-il, en bourrant de bûches le fourneau ; chauffe-toi bien mon garçon, je ne voudrais pas que tu te refroidisses.

Le voleur sentant déjà le beurre se tasser sur ses cheveux, se lève brusquement en disant qu'il était obligé de rentrer.

— Pas avant d'avoir vidé quelques verres de ce vieux whiskey, lui répondit Michel, en lui faisant reprendre sa place de force. J'ai d'ailleurs une aventure à te raconter.

— Mais il fait ici une chaleur d'enfer, répliqua Jacques, en faisant un mouvement pour se lever, mouvement qui fut aussitôt empêché par le solide poignet de l'hôte.

— Qu'as-tu donc à te presser, voisin ?

— J'ai encore le fourrage à donner à mes vaches, du bois à fendre, et puis ma femme se plaignait lorsque je l'ai quitté ; je crains qu'elle ne soit malade.

— Bah ! je l'ai rencontrée ce soir ; elle m'a dit qu'elle se portait à merveille, et tes vaches ne mourront pas de faim pour ce petit retard. Vraiment je ne te comprends pas ce soir. Jamais je ne t'ai vu refuser un verre d'eau-de-vie et être si exact. Tu fais une mine si drôle ! on dirait que tu as peur, ajouta le compère, en jetant sur le voleur un regard de méfiance, tandis qu'il lui versait une telle quantité de liqueur spiritueuse que ses cheveux s'en seraient dressés sur sa tête, sans la singulière promenade qui les aplatisait.

— Voici du pain, Jacques, tu peux y mettre toi-même du beurre, il est tout frais. J'en ai là quelques livres. Dans quoi le fais-tu fondre d'ordinaire ? demanda le mystificateur, de l'air le plus innocent du monde.

Jacques commençait à sentir la mèche ; mais la perplexité de sa position lui clouait la bouche. Goutte par goutte, la matière traîtresse commençait à lui couler de dessous la casquette le long du visage, et déjà son mouchoir en était tout imbibé.

— Il fait un froid glacial cette nuit, observa le malicieux cabaretier, et tu parais avoir si chaud ! Pourquoi n'otes-tu pas ta casquette ? Viens que je l'accroche à ce clou.

— Non, non ! s'écria enfin le pauvre diable revenu subitement à la parole et retenant sa casquette des deux mains. Laissez-moi partir, il faut que je m'en aille ; je ne me sens pas à mon aise.

Cette pression de l'objet recéleur amena une cataracte de beurre fondu qui ruissela le long de la figure du voleur, s'engouffra dans ses vêtements et alla se précipiter jusque dans ses bottes ; il nageait littéralement dans le gras liquide.

— Ma foi ! si tu veux partir à toute force, je ne te retiens plus. Bonne nuit, Jacques, dors bien ! dit Michel en lui ouvrant la porte.

MARCO.

## UN ROMAN S'IL VOUS PLAÎT.

## III

Pour rien au monde il n'eût voulu abandonner une enquête aussi patiemment entreprise, et il ne savait pourtant comment s'y prendre pour inviter à dîner cette femme, qu'un instinct secret lui disait ne devoir pas être familiarisée avec des propositions pareilles.

Ils continuaient de marcher, lorsque l'inconnue s'écria après avoir regardé à une charmante petite montre :

— Mon Dieu, voilà bientôt cinq heures : il faut que je rentre, et c'est aussi probablement, monsieur, l'heure de votre dîner ?

— Oh ! rien ne me presse, répondit Georges, pour répondre quelque chose.

— Est-ce que réellement les poètes seraient affranchis de ces nécessités vulgaires ? demanda la jeune femme avec un sourire railleur.

— Hélas ! non, madame. Et pourtant, vous me feriez croire que l'on peut longtemps les oublier.

— Assez de folies, monsieur, pour aujourd'hui. Vous alliez probablement quelque part, lorsque je vous ai rencontré. Pardonnez-moi de vous avoir fait prendre le chemin des écoliers, et allez-y. Je vous remercie bien sincèrement, et vous rends votre volée.

— Je vous jure, dit Georges dont ce n'était pas là le compte, que vous m'avez, au contraire, rendu un immense service, en me donnant vis-à-vis de moi-même un charmant prétexte de marquer à cette corvée ennuyeuse et à ce dîner.

— Mais maintenant que l'heure de la corvée, comme vous dites poliment, est passée, pourquoi n'iriez-vous pas au dîner ?

— Je vous assure, madame, qu'à moins que vous ne m'ordonniez absolument de vous quitter, je n'irai pas.

— Eh bien ! monsieur, je vous l'ordonne." Georges ne s'attendait pas à la conclusion, et il en resta un moment étourdi. Puis il reprit :

— "Pour que j'eusse le courage de vous obéir, madame, il faudrait être sûr que la récompense accordée à ma soumission fût une compensation suffisante de mon sacrifice.

Mais que voulez-vous que je vous donne ? Mon estime ?..."

Georges fit un soubresaut si naïvement comique, et lança à l'inconnu un regard si consterné qu'elle ne put s'empêcher de sourire ; puis elle ajouta :

Un peu d'amour, s'il vous plaît !... dit le poète d'un son de voix traînant et larmoyant, ou le burlesque se mêlait au pathétique.

— De l'amour ? répéta la jeune femme avec une exclamation où il y avait plus de moquerie que d'effroi. Je n'ai pas de monnaie, mon brave homme et je ne veux pas changer. De l'amour ! vous n'êtes pas dégoûté ! mais pourquoi faire, grand Dieu !

— Sérieusement, madame, je vous aime !...

— Allons donc, monsieur, j'ai meilleure opinion que vous de votre cœur. Vous en faites, à vous en croire, une auberge ouverte à toute heure, où la première venue peut entrer et s'attabler.

— Vous n'êtes pas la première venue ; mais la plus belle, la plus spirituelle, la plus parfaite que j'aie jamais rencontrée.

— Donc, vous ne m'aimez pas.

— Je ne comprends pas bien la conséquence.

— C'est bien simple pourtant. Si vous m'aimez, comment pourriez-vous être certain que je possède réellement les perfections que vous daignez m'accorder. Comment l'amour vous donnerait-il, à vous, la clairvoyance et l'impartialité qu'il retire aux autres hommes, ainsi que vous l'affirmiez tout à l'heure à propos de votre ami ? Mais si vous m'aimez, monsieur, je pourrais fort bien être aussi, moi,

qu'une pauvre petite perruche et sans esprit et sans beauté, comme cette jeune femme pour laquelle votre dédain m'a donné une certaine estime ; et je dois vous avouer que, malgré mon humilité, je préfère douter de votre amour que de mes petits mérites. Voyons, monsieur, cessons ce jeu. Mettez-moi, je vous prie, dans la première voiture qui va passer, acceptez un bon conseil, en échange de ce nouveau service et de tous les autres. Voici mon conseil : c'est, si vous êtes aussi fatigué que moi, de prendre un autre carrosse quelconque, et d'aller vous faire absoudre, si c'est possible, par votre ami, et surtout par sa femme, de votre manque de procédés de ce matin à leur égard.

— Cela me serait d'autant plus impossible, en supposant que je le voulusse, que je ne saurais même pas où aller les chercher. Je ne sais pas leur adresse.

— Cela n'est guère vraisemblable.

— C'est pourtant vrai.

— Mais ne m'aviez-vous pas dit que l'on vous a écrit ce matin ? Comment aurait-on négligé de vous marquer ce détail au moins utile ?

— Aussi ne l'a-t-on pas omis, j'imagine. Mais dans mon impatience, j'ai froissé la lettre sans la lire en entier.

— Mais, enfin, cette lettre, qu'en avez-vous fait ?

— Sur l'horreur, je n'en sais rien, dit Georges, en cherchant de très bonne foi et sans succès dans toutes ses poches.

— Eh bien ! voilà qui est flatteur pour vos amis ! Mais alors, monsieur, qu'allez-vous faire ?

— Vous supplier, d'abord, de me laisser vous reconduire jusqu'à chez vous, à moins que vous vouliez me permettre de vous faire une autre proposition.

— Voyons, votre proposition.

— Vous ne la prendrez pas en mauvaise part ?

— C'est selon ce que vous me proposerez.

— Eh bien ! je vous supplie de mettre le comble au bonheur dont vous avez rempli pour moi cette journée, en acceptant de partager mon modeste dîner, dit Georges en cherchant à voiler, sous un accent inoffensif, la menaçante gravité de cette invitation.

— Eh bien ! elle est jolie votre proposition ! répondit l'inconnue en haussant les épaules. Et vous ne songez pas, j'imagine, à ce que vous me dites-là. Ça serait gentil ! et c'est tellement absurde que cela en devint presque excusable. Vous trouverez donc bon que je me contente de repousser cette dernière demande comme la première.

— Mais, madame, ne craignez-vous pas, en usant de tant de rigueur, de me réduire à la révolte. Vous pouvez me défendre de vous accompagner ; mais vous ne sauriez m'empêcher de vous suivre.

— Je vous le défends, monsieur.

— Je serai à regret, madame, forcé de vous désobéir.

— Allons ! dit l'inconnue sans paraître ni trop effrayée ni trop courroucée. Je vois qu'avec un adversaire aussi entêté que vous il faut capituler, ou au moins faire des concessions. Est-il bien vrai que vous ayez perdu cette lettre ?

— Très vrai, dit Georges, en cherchant à deviner sur le visage de l'inconnue où elle voulait en venir.

— Et vous êtes sûr de ne pas savoir l'adresse ?

— Parfaitement sûr. Je vous en donne ma parole.

— Si vous l'aviez su, et que vous ne m'eussiez pas rencontré, auriez-vous fait cette visite ?

— Probablement, si je ne vous avais pas rencontrée, ajouta le poète qui commençait à croire à une épreuve.

— Et, en supposant toujours que vous connaissiez cette bienheureuse adresse, iriez-vous maintenant ?

— Non, tant que j'aurais le moindre espoir de rester près de vous.

— Bah ! ce sont là de belles vertus que l'on affiche

avec d'autant plus d'héroïsme qu'il est impossible de les pratiquer. Je parie que demain à cette heure, dans le cas où vous retrouveriez cette adresse, vous aurez fait, pour la femme de votre ami, tout ce que vous avez fait pour moi, sans oublier les déclarations.

— Vous me faites regretter, madame, que cela soit impossible ; je vous prouverais que cela ne serait pas.

— Prenez garde, monsieur, il ne faut jurer de rien.

— Je le jure pourtant, avec la certitude de tenir mon serment.

— C'est bien ! dit l'inconnue avec un sourire de triomphe, où le poète entrevit pour lui de bien ravissantes espérances. Et où comptez-vous aller dîner, quand vous serez forcé de me quitter ?

— Je ne sais. Dans ce premier cabaret venu.

— Seul ?

— Seul.

— Vous mériteriez bien que l'on vous abandonnât à ce triste sort. Mais, si vous vouliez me promettre d'être bien raisonnable, j'aurais peut-être la faiblesse de vous accorder l'ineffable bonheur de prendre place à l'heureuse table où je vais moi-même m'asseoir...

— Je n'en persiste pas moins à plaider et à en rappeler, au besoin, à toutes les juridictions.

— Comme vous voudrez ; mais, en adversaire, je veux vous mettre à même d'apprécier, par l'examen des pièces du procès, les chances que vous pouvez avoir. Partons, je vous prie..."

(A suivre.)

## FABLE.

(LE JEUNE HOMME ET LE VIEILLARD).

De grâce apprenez-moi comment l'on fait fortune,

Demandait à son père un jeune ambitieux.

Il est, dit le vieillard, un chemin glorieux,

C'est de se rendre utile à la cause commune,

De prodiguer ses jours, ses veilles, ses talents,

Au service de la patrie.

— Oh ! trop pénible est cette vie,

Je veux des moyens moins brillants.

— Il en est de plus sûrs, l'intrigue—elle est trop vide.

Sans vice et sans travail je voudrais m'enrichir.

Eh bien ! sois un simple imbécile,

J'en ai vu beaucoup réussir.

FLORIAN.

There's a little flower growing

In a mossy, shaded spot,

That is within the woodland,

'Tis the sweet Forget-me-not.

Tels sont les paroles d'une jolie chanson qui nous a été envoyée avec plusieurs autres, par la maison bien connue de MM. Oliver Ditson & Co., de Boston. Voilà les titres de ces morceaux de musique et les prix :

"The Sweet-me-not" ; 30 cts., par W. S. Wilcox.

"My Darling and J." ; 30 cts., par H. Portet.

"Lieut. Greeley's Return March" ; 40 cts, avec portrait, par R. Goerdeler.

"Little Dove Polka Mazurka" ; 30 cts., par Carl Faust.

"Chant d'Amour Etude" ; 35 cts., par H. Behrem.

"Fantine Galop" ; 30 cts., par Launce Knight.

"Mélodie pour Piano" ; 35 cts., par Zeckwar.

"Fragment de Nussknecker" ; 25 cts., 4 mains, par Reinecke.

## FEUILLETON DU "JOURNAL DU DIMANCHE."

No. 3.

## LES DRAMES DE LA VIE.

GRAND ROMAN NOUVEAU.

## IV

Et Marsa Laszlo était seule. Elle revint, habituée à la France, et l'aimant, dans la villa de Maisons-Laffitte, laissant le vieux Vogotzine s'installer là comme une sorte de Mentor, plus obéissant qu'un domestique et aussi muet qu'une taupe ; Marsa était libre de penser, d'agir, de venir, de sortir, de remplir la maison de sa pétulance et de son mouvement.

Elle avait accepté la succession du prince, mais, avec cette restriction mentale et cette condition que la colonie hongroise de Paris en reçut la moitié. Il lui semblait que l'expiation du père, le rachat de sa mémoire, c'était cet argent versé pour secourir les compatriotes de sa mère. Elle avait donc l'âge de sa majorité, puis elle avait envoyé cette somme énorme au comité de secours hongrois, en déclarant que la donataire tenait à ce que l'on prélévât sur cette somme l'argent nécessaire à la reconstruction du petit village brûlé, en Transylvanie, plus de vingt ans auparavant, par les troupes russes.

Comme on lui demandait à quel nom on devait porter un don si princier, Marsa répondait :

—Toujours le même. Celui de ma mère. Le mien : *Tzigany*.

La *Tzigane* ! Plus que jamais elle tenait à ce fier surnom.

—Et, disait-elle à Zilah en lui rappelant ces souffrances d'autrefois, ces drames inconnus, j'y tiens d'autant plus que c'est parce que je m'appelle ainsi que j'ai le droit de vous parler de vous-même et que vous perdez votre temps à m'entendre.

Le prince Andras écoutait avec une sorte de fièvre passionnée la belle fille évoquant ainsi, pour lui, tout ce passé, confiante et comme heureuse même de parler, de se faire connaître à cet homme dont elle savait si bien la vie d'héroïque dévouement.

Il ne s'étonnait pas de cette franchise soudaine, de ces confidences sitôt faites, là à une première rencontre ; et il lui semblait que, lui aussi, il connaissait cette Tzigane dont pourtant il ignorait le nom quelques heures auparavant. Cela lui paraissait tout simple que Marsa ne confiât à lui, comme il eût raconté de même son existence entière si la jeune fille le lui eût demandé, en le regardant de ses prunelles noires. Il lui semblait qu'il arrivait maintenant à une des dates décisives de sa vie. Il éprouvait un trouble délicieux, comme le frisson d'un premier tête-à-tête, aux heures timides de la jeunesse. Marsa évoquait des visions entrevues aux heures d'antan, ces ébauches d'amour brusquement effacées comme d'un geste par l'âpre main de la guerre. Il se revoyait, rajeuni, écoutant dans quelque *czarda* de son pays les vieilles chansons, les airs qui lui tenaient au cœur, les rires des brunes filles de Buda-Pesth, l'écho lointain des sourds murmures des belles nuits, sous les étoiles.

—Prince, dit tout à coup Marsa Laszlo, savez-vous que je vous ai bien longtemps cherché, et qu'en présentant à vous la baronne Dinati a réellement satisfait un de mes vœux ?

—Moi, mademoiselle, vous me cherchiez ?

—Oui, vous. La Tisza, dont je vous parlais, la Tzigane, ma mère qui portait le nom du fleuve béni de notre patrie, m'avait appris à répéter votre nom. Elle vous connaissait pour vous avoir rencontré dans la circonstance la plus triste de votre vie.

—Votre mère ? fit Andras, en attendant, avec

une sorte d'angoisse, la fin de cette confiance de Marsa.

—Oui, ma mère !

Elle écarta ses mains, des mains fines, allongées et pourtant petites, qu'elle tenait croisées ; et, montrant la boucle servant d'agrafe à la ceinture qui serrait l'élégante minceur de sa taille :

—Voyez, dit-elle.

Andras ressentit au cœur une sorte de coup brusque, une douloureuse pression qui n'était point sans charme.

Souriante, de ses belles lèvres muettes, Marsa Laszlo paraissait lui dire :

—“ Eh bien ! oui, c'est l'agrafe que vous détachiez, un jour de votre pelisse de soldat et que votre main tendait à une Tzigane inconnue, devant la fosse où dormait votre père ! ”

L'agrafe d'argent, les opales incrustées, rappelaient brusquement au prince Zilah la nuit triste de janvier où il avait enseveli, là-bas, le guerrier mort. Il revoyait la place sombre, les sapins neigeux, la fosse noire et ces grands reflets rouges des torches qui, vacillant sur le cadavre semblaient ranimer ce visage froid, au front troué.

Et cette enfant des musiciens nomades qui jouaient comme on sonnerait un glas, ou plutôt un coup de clairon vengeur, comme un chant de résurrection et de délivrance, l'hymne de la patrie au bord de la fosse ouverte, cette fille brune à qui il disait : “ Rapporte-moi ce bijou et viens vivre en paix chez les Zilah, ” c'était la mère de cette belle créature, si étrangement séduisante, dont la parole depuis le commencement du repas, depuis des heures, l'enveloppait comme d'un souffle de parfum et de fièvre. Et cette inconnue, cette Marsa, se trouvait ainsi mêlée déjà à sa vie !

—Alors, dit-il lentement, avec un sourire triste, le talisman de votre mère valait mieux que le mien. J'ai gardé les cailloux du lac qu'elle me tendait, et, en effet, la mort n'a pas voulu de moi, mais les opales de l'agrafe n'ont point porté bonheur à votre mère. On dit que ces pierres ont le mauvais sort. Êtes-vous superstitieuse ?

—Je ne serais point la fille de la Tisza si je ne croyais pas un peu à tout ce qui est romanesque, fantastique, improbable, impossible. Les opales sont d'ailleurs toutes pardonnées maintenant. Elles m'ont permis de vous montrer que vous n'étiez pas un inconnu pour moi, prince, et, vous le voyez, je la porte partout, je la porte presque toujours, cette chère agrafe. Elle a pour moi une valeur double, puisqu'elle me rappelle le souvenir de ma pauvre mère et le nom d'un héros.

Elle laissait tomber gravement, mais avec un naturel charmant, un sourire d'une grâce un peu sauvage, ces paroles qui semblaient plus harmonieuses au prince Andras que toute la musique du concert de la baronne Dinati.

Il devinait qu'à lui parler, Marsa Laszlo trouvait autant de plaisir qu'il en avait à l'entendre.

Cette âme ardente de femme, éprise de tout ce qui est chez l'homme le grand prestige et l'irrésistible force—l'héroïsme, la bravoure chevaleresque, l'irréductibilité dans la foi,—rencontrait toutes ces vertus fières, un peu à près, dans Andras et corrigées encore, ou plutôt décuplées par cette bonté devinée, sentie dès les premiers mots échangés, dans l'électricité du premier regard.

Alors, le visage un peu pâle, presque chagrin, d'une mélancolie hautaine de Marsa prenait une animation singulière, des éclats de teint inaccoutumés, le sang rose montant aux lobes délicats de ses oreilles, venant à fleur de peau de sa joue, légèrement enfiévrée maintenant.

Et la baronne Dinati, accourant à elle tout à coup, de son petit air évaporé, et se contraignant pour être sévère, lui faisait des reproches sur l'abandon dans lequel elle laissait les malheureux pianistes, frappant, là-bas, sur les touches d'ivoire

pour traduire Rubenstein ; puis elle s'arrêtait brusquement pour lui dire :

—Ah ! mais vraiment vous êtes cent fois plus jolie ce soir que jamais, ma chère Marsa ! Qu'avez-vous donc ?

—Moi ! répondit Marsa c'est que je suis très heureuse !

—Ah ! cher prince (et la petite baronne éclatait de rire), c'est vous qui faites ce miracle ? Toujours des conquêtes alors ?...

Mais, au même moment, comme si elle se fût vraiment trop hâtée de crier tout haut la joie éprouvée, la Tzigane fronçait ses sourcils, devenus soudainement très durs, sur ses yeux noirs ; et ses joues se marbraient aussitôt comme de plaques blanches, tandis que son regard se fixait sur un grand jeune homme élégant qui traversait le salon et venait à elle.

Instinctivement Andras Zilah suivit la direction du regard de Marsa.

C'était Michel Menko qui, souriant, s'avancé pour saluer Marsa Laszlo et prendre, avec un respect affectueux, la main que lui tendait Andras, toute large.

Marsa avait d'ailleurs rendu froidement à Michel (le prince le remarqua) le salut que lui donnait le jeune homme, et, comme un peu désorienté, Menko s'éloignait, pendant que Zilah demandait à la Tzigane si elle connaissait ce jeune homme :

—Beaucoup, dit-elle, d'un ton bizarre.

—Il serait difficile de le deviner à la façon dont vous l'accueillez, fit Andras avec gaieté. Ce pauvre Michel ! Avez-vous quelque reproche à lui faire ?

—Aucun.

—Moi, je l'aime beaucoup, ajoutait Andras. C'est un garçon charmant et son père fut un de mes compagnons de guerre. J'ai presque servi de tuteur à son fils. Nous sommes un peu cousins... Il m'inquiète, Menko... Il me paraît un peu, comme tous les jeunes hommes de sa génération, hésitant sur le but à suivre, le devoir à remplir. Il eût fait un bon politique.

Trop bon, peut-être, interrompit Marsa, d'un ton sec.

—Oh ! décidément, vous n'aimez pas mon pauvre Menko !

Et il essayait de sourire.

—Il m'est indifférent, dit-elle, et dans la façon avec laquelle elle prononçait ce mot, il y avait une terrible condamnation pour Michel Menko. D'ailleurs, ajouta la Tzigane, lui-même m'a conté jadis tout ce que vous me dites de lui. Il vous aime en effet et vous vénère profondément. Quoi d'étonnant ? Des hommes comme vous sont pour des hommes comme lui des exemples et...

Elle s'arrêta brusquement comme si la parole fût tout près de dépasser la pensée.

—Et ?... demanda le prince.

—Rien. Des exemples. Oui, des exemples. Je ne trouve pas d'autre mot.

Elle secoua sa jolie tête comme si elle eût voulu parler d'autre chose et après être demeuré un moment songeur devant cette réticence singulière de Marsa, Andras ne pensa plus qu'à s'enivrer davantage du charme, du sourire, de la grâce vivante de cette jeune fille, jusqu'au moment où la Tzigane lui tendait la main à l'anglaise, prenait congé de lui et le pria de lui faire l'honneur de ne pas oublier qu'elle serait bienheureuse et très fière de le recevoir.

—Mais au fait, dit-elle en riant d'un rire qui découvrait ses dents blanches, très aiguës, ce n'est pas moi qui dois vous inviter. Je commets là une inconvenance ! Général...

Elle appelait, attirait à elle dans la foule des invités le vieux général du vieux Vogotzine, que Zilah n'avait même point remarqué depuis le commencement de la soirée, et elle l'amena par la main devant le prince, lui disant assez haut, Vogotzine étant sans doute un peu sourd :

—Le prince Andras Zilah, qui doit, mon oncle, nous faire l'honneur d'être des nôtres, à Maisons...

—Ah! ah! Heureux... enchanté... très flatté, prince, balbutiait dans sa grosse moustache blanche le général, qui inclinait sa tête rase, charnue par derrière, et roulait des yeux ronds sous des sourcils durs comme des brosses à dents... Andras Zilah!... Ah! 1848!... Rude époque... Quelles estafilades!... Ah! ah!... C'est fini... Fini... On ne se déteste plus maintenant.

—Enchanté... heureux... Le prince Zilah! Comment donc!

Puis, pour Andras, le souvenir de cette soirée tourbillonnait comme une vision, avec des fièvres charmées de beaux rêves.

Il rentrait chez lui à pied, par la nuit claire, renvoyait son coupé, ayant besoin du grand silence et de l'air de la nuit, et il s'étonnait, en frappant du talon les trottoirs des Champs-Élysées, de retrouver au fond de son être toute cette ivresse de jeunesse qui lui montait joyeusement au cœur et au front comme par bouffées printanières.

## V

Il y avait comme une coquetterie de femme, mêlée à l'amour profond du sol où reposait la martyre qui avait été sa mère, dans le soin que prenait Marsa Laszlo de porter, au lieu de son nom, ce surnom : la *Tzigane*. A son esprit, aussi aiguë que celui d'une Parisienne, ce surnom alerte, résonnant et cuivré comme les *czimbalom* des musiciens hongrois, ajoutait un charme bizarre, une originalité pimpante, quelque chose comme une aigrette. La *Tzigane*!...

Dans les allées du Parc, à Maisons-Laffitte, lorsqu'on l'apercevait, à cheval sur son angée noir, pur sang, ou conduisant sa victoria attelée d'une paire rohan de la race Kisber, on ne la désignait jamais autrement. Devant ses chevaux, allongeant leurs corps souples ou sautant hardiment après les roues, deux grands lévriers danois, superbes, d'un noir gris lustré, la poitrine et les pattes blanches, leurs yeux aux prunelles d'un bleu étrange, bordés de jaune, brillant entre deux oreilles mobiles, sans cesse baissées être dressés, droites et aiguës, couraient, retenus par la voix de Marsa qui les appelait de temps à autre par leurs noms hongrois :

—Ici, *Duna*!... Ici, *Bundas*!

*Duna* et *Bundas* (Danube et Velu).

Avec un énorme chien de l'Himalaya, terrible dans sa toison jaune touffue, pareil à une grosse boule menaçante, et ses dents longues, bête quasi féroce portant le nom d'*Ordog* (Diable), ces lévriers étaient les compagnons de promenade de Marsa et ces sauts intrépides des chiens soumis à cette jeune fille qu'ils eussent renversée d'un coup de patte et déchirée d'un coup de dent, donnaient à la *Tzigane* un renom d'excentricité. Elle ne s'en vantait ni ne s'en irritait, l'opinion de la foule lui étant parfaitement indifférente.

Elle habitait toujours, près de la forêt, au-delà des allées élégantes, la villa, ornée de la sainte icône moscovite, qu'avait fait bâtir le prince Tchéreïeff, et elle y restait obstinément seule, dans le tête-à-tête éccœurant du vieux Vogotzine, qui la regardait avec respect de ses gros yeux éternellement humides de cognac.

Aussi, fuyant le logis, avide d'espace et d'air, vraie fille de Hongrie, Marsa aimait à s'échapper à travers le beau parc silencieux, à se lancer dans les longues avenues presque désertes, ouverte à perte de vue jusqu'à un horizon bleuâtre, lointainement aperçu au bout de la voûte sombre formée par les arbres. Des oiseaux pinsons ou passereaux, s'enlevaient de la route, effrayés par le bruit du cheval, et, éperonnant sa monture, Marsa s'enfuyait dans une envolée de galop jusqu'aux sentiers perdus, aux petites chemins presque inconnues, avec des fourrés pleins de genêts aux fleurs d'or et de bru-

yères roses, où les bûcherons travaillaient comme à demi enfoncés dans l'herbe haute, criblée de fleurettes à clochettes bleues ou à pétales jaunes.

Ensuite, lentement, la tzigane reprenait le chemin de la villa. Elle rentrait, s'asseyait devant son piano et jouait avec d'ineffables douceurs, comme des souvenirs d'une autre vie errante et libre de sa mère, les airs hongrois de Jean de Németh, la triste *chanson de Plevna*, l'air pimpant de la *Petite brune de Buda-Pesth* et cette romance amère, mélancolique : *Il n'y a qu'une belle fille au monde* andante morne et désespéré qu'elle préférait à toutes les autres mélodies, parce qu'elle répondait, avec ses accents navrés, à un état particulier de son âme.

Une souffrance évidemment se cachait au fond de son cœur de femme. Amertume de ses premiers souvenirs? Peut-être. Douleur physique? Qui sait? Marsa, malade, avait dû passer un hiver à Pau quelques années auparavant. Mais plutôt s'était l'être moral qui éprouvait, en Marsa Laszlo, une inquiétude ou une torture et qui avait besoin de ce grand silence dans cette sorte de retraite voulue.

Les journées passaient ainsi, dans cette villa de Maison-Laffitte où la tizsa étaient morte. Bien souvent, Marsa s'enfermait dans la solitude de cette chambre mortuaire, demeurée telle que sa mère l'avait laissée. En bas le général Vogotzine, fumant sa pipe, restait en tête à tête avec un carafon d'alcool. En haut Marsa priait.

Elle sortait encore quelquefois, malgré la nuit, et, à travers les allées sombres, dans la lumière grise des soirs de lune ou l'épaisseur même des ténèbres, elle allait jusqu'au petit couvent de l'avenue Eglé où des sœurs bleues étaient alors établies, ces sœurs qu'elle rencontrait souvent par le Parc, avec leurs grandes robes de drap bleu, leur voile blanc, une médaille et un crucifix d'argent sur la poitrine, un chapelet aux grains de bois pendu à la ceinture, rendant un petit bruit d'osselets quand elles marchaient.

La petite maison de communauté était close, la grille fermée. La chapelle seule avec ses vitraux éclairés par une lumière intérieure, semblait vivante.

Et Marsa, immobile, s'arrêtait là, appuyant son front fiévreux contre les barreaux froids et regardant d'un air égaré, avec d'âpres tentations de modification, d'ensevelissement rapide, en pleine vie, des appétits ardents de suicide et se disant :

—Qui sait? L'oubli profond est peut-être là!

L'oubli! Marsa avait donc à oublier?

Quelle torture secrète donnait à son beau visage ce rictus souvent amer, parfois terrible aussi, qui contrastait alors si étrangement avec son habituelle expression d'enthousiasme et de foi passionnée?

Elle restait debout devant le vitrail de la chapelle. Des bruits de prières et de versets marmottés, s'en échappaient comme des bourdonnements, comme le bruit d'ailes invisibles. Les sœurs bleues faisaient, derrière ces murailles, les prières du soir.

Est-ce que la prière chassait l'angoisse et les cuisants souvenirs?

Marsa était catholique, de par sa mère appartenant à la minorité des Tziganes romains dont la plupart sont grecs orthodoxes, une fraction assez considérable professant le calvinisme. La fille de la Tizsa pouvait donc enterrer sa jeunesse, l'ardeur de ses vingt ans, dans le couvent des sœurs bleues.

Ce murmure sourd des versets, ces prières qui s'éteignaient, recommençaient, mouraient dans la nuit comme des soupirs, l'attiraient et lui donnaient comme les arbres de la forêt, l'impression de cette paix, de ce grand repos qui était le rêve même de cette âme altérée de calme éternel.

Puis, brusquement, la *Tzigane* détachait ses regards de la fenêtre gothique, aux vitraux rougis, et elle s'éloignait disant tout haut dans la nuit :

—Non, le repos n'est pas là! Et le repos, d'ai-

leurs, où est-il?... Il est en nous! On ne le trouve nulle part quand on ne l'a point dans le cœur!

Alors, après ces ardeurs de solitude, ces appétits de cloître, ces soifs d'anéantissement, de disparition et d'oubli, tout à coup Marsa éprouvait le besoin de l'existence fouettée, fausse et entraînée, de la vie de Paris. Elle quittait Maisons, emmenait avec elle une femme de chambre ou même le vieux Vogotzine, assez ennuyé, et elle descendait dans quelque hôtel immense, louait un appartement au *Continental* ou au *Grand Hôtel* absolument comme une étrangère, dînant à la table d'hôte, au restaurant, cherchant le brouhaha, le tapage, l'antithèse de cette vie d'ombre et de silence qu'elle menait dans les grandes allées de son parc.

Elle se montrait partout, se saturait de choses inédites, de théâtres, de soirées,—comme lorsqu'elle acceptait l'invitation de la baronne Dinati,—et lorsqu'elle avait la nausée de tout le factice, de l'appâté, du conveuu de la vie mondaine, ardemment, fiévreusement elle retournait à ses bois, à ses chiens, à sa solitude et, fût-ce l'hiver, elle s'enfermait durant de longs mois dans son logis désert, en pleine neige. Et cette existence n'était-elle point douce et éminente, comparée à celle qu'avait menée la Tizsa dans le vieux château farouche des environs de Moscou?

C'était dans cette solitude, dans la villa de Maison-Laffitte que le prince Andras Zilah, devait revoir Marsa Laszlo. Il s'y présenta et il y revint. C'était peut-être, depuis la mort du prince, le seul homme que le général Vogotzine eût sulué chez sa nièce. Marsa était toujours profondément heureuse lorsque Andras voulait bien se rendre chez elle.

Mademoiselle devient coquette lorsque le prince Zilah vient à Maisons, lui disait sa femme de chambre.

C'est que le prince Andras n'est pas un homme comme un autre. C'est un héros et c'est mon héros! Il n'y a pas, au pays de ma mère, de nom plus populaire que le sien.

—J'en avais déjà entendu parler à Mademoiselle par M. le comte de Menko.

La femme de chambre eût voulu enlever à sa maîtresse tout éclair joyeux dans le regard qu'elle y eût brusquement réussi.

A ce nom que Menko, l'expression du visage devint menaçante et mauvaise. Ses yeux se cernèrent brusquement d'un cercle bleuâtre et dans le froncement de ses sourcils il y avait comme le mouvement d'un arc tendu, une flèche aiguë prête à partir.

Le prince Andras avait remarqué ce changement de visage, lorsqu'il parlait à Marsa chez la baronne Dinati. Il n'avait rien oublié de cette chère soirée, de cet entretien plein de fièvre charmée. L'amour du prince Andras pour la *Tzigane* était née de cette rencontre et avait grandi, de jour en jour, depuis ce soir-là. (A suivre.)

### Décisions judiciaires concernant les journaux

10. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre est responsable du paiement.

20. Toute personne qui renvoie un journal est tenu de payer tous les arrérages qu'elle doit sur abonnement ou autrement, l'édition peut continuer à le lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

30. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

40. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse constitue une présomption et ne prouve "prima facie" d'intention de fraude.

**LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH !**  
**CADIEUX & DEROME,**  
 1603 Rue Notre-Dame, MONTREAL.  
 LIVRES CANADIENS

A TRAVERS L'EUROPE, par M. le Juge Routhier, 2e édition; deux beaux vols. in-8. Chaque vol. se vend séparément \$1.  
 FORESTIERS ET VOYAGEURS, Mœurs et Légendes Canadiennes, par J. C. Taché; un beau vol. in-8 de 240 pages. Prix 50 cts.  
 VIE DE MADEMOISELLE MANCE, et Commencements de la Colonie de Montréal, par Adrien Leblond, 1 vol. in-8, 240 pages. Prix 50 cts.  
 LA FAMILLE ET SES TRADITIONS, par M. A. Brunet; un beau vol. in-8. Prix 50 cts.  
 VIE DE MONSIEUR OLIER, fondateur du Séminaire St-Sulpice et de la Colonie de Montréal, par P. A. de Languère; un beau vol. in-8 de 240 pages. Prix 50 cts.  
 VOYAGE EN TERRE SAINTE, par Mgr de Goesbriand, Evêque de Burlington, Vt.; un beau vol. in-8 de 190 pages. Prix 30 cts.  
 NOTES D'UN CONDAMNÉ POLITIQUE, par F. X. Prieur; un vol. in-8. Prix 50 cts.  
 MADAME BARAT, fondatrice de la Société des Religieuses du Sacré-Cœur, par M. A. Brunet; un vol. in-8. Prix 50 cts.  
 LES JEUNES CONVERTIES ou Mémoires des Trois Sœurs Debbie, Helen et Anna Barlow, par un prêtre du Diocèse; un vol. in-8. Prix 30 cts.  
 HISTOIRE DE MADAME DUCHESNE, fondatrice de la Société des Religieuses du Sacré-Cœur, en Amérique, par M. A. Brunet; un vol. in-8. Prix 30 cts.  
 LEGENDES DU NORD-OUEST, par M. l'Abbé Dugast, de l'Archevêché de St-Boniface; un vol. in-12. Prix 25 cts.  
 MONSEIGNEUR PLESSIS, par M. L. O. David; un vol. in-12. Prix 25 cts.  
 LA PREMIERE CANADIENNE DU NORD-OUEST, par M. l'Abbé Dugast, de l'Archevêché de St-Boniface; un vol. in-12. Prix 25 cts.  
 LE HEROS DE CHATEAUGUAY, par M. L. O. David; un vol. in-12. Prix 25 cts.  
 CHRISTOPHE COLOMB, par un prêtre du Diocèse; un vol. in-12. 25 cts.  
 MONSEIGNEUR TACHÉ, Archevêque de St-Boniface, par M. L. O. David; un vol. in-12. Prix 25 cts.  
 VIE ABRÉGÉE de la Vén. Mère Bourgeois, fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame; un vol. in-12. Prix 25 cts.  
 TROIS LEGENDES, par J. C. Taché, un vol. in-16. Prix 25 cts.

**Le Baume de Jeunesse**  
 DES DAMES

Pour embellir et préserver le Teint.

Cette préparation, d'un arôme délicieux, ne possède rien de commun avec les blancs de perle ordinaire. Loin de contenir aucune substance injurieuse pour la peau, le Baume de Jeunesse agit comme un excellent préservatif contre le froid et les gerçures du visage. D'une nature tout à fait adoucissante, il enlève les rides, blanchit la peau et la recouvre de cette fraîcheur toujours naissante qui est le juste désir des dames et demoiselles.

En vente chez tous les Pharmaciens.

FLACON D'ESSAI SEULEMENT 50c.

**NOUVEAU FER A REPASSER.**



Ce fer se chauffe sur une lampe ordinaire ou sur un bec de gaz. Rien de plus économique. Chaque Fer à Repasser \$1.50. La Lampe 50c.  
 J. U. FOUCHER, seul prop.,  
 77 & 19 Rue St-Jacques, Montréal.

**E. A. D. MORGAN, B. C. L.**  
 AVOCAT

Commissaire pour Ontario et Manitoba  
 112 RUE ST. FRAS-XAVIER.  
 Boite B. P., 310.

**Plumes Teintes en Noir**  
 BRILLANT.

**WILLIAM SNOW**  
 FABRICANT DE

**PLUMES d'AUTRUCHES**  
 2025 Rue Notre-Dame, Montreal.

Plumes Frisées, Nettoyées et Teintes en toutes Couleurs.

**L. C. de TONNANCOURT**  
 MARCHAND-TAILLEUR

1519 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL  
 Vient de recevoir un Assortiment aussi complet que varié de Marchandises Françaises, Anglaises et Ecosaises.  
 COUPE GARANTIE, ELEGANTE ET PARFAITE.

**"L'ART ET LA MODE"**  
 JOURNAL ILLUSTRÉ

Publié à Paris tous les Samedis.

Cette publication a une grande circulation et convient surtout à la classe aisée.

Prix de l'Abonnement: \$12 par An.

Frais de poste non compris.  
 S'adresser: RUE HALEVY, No. 8  
 En face de l'Opéra, à Paris.



**PÂTE CHEVALLIER**

Pâte de Gomme d'Epinette rouge du Docteur Chevallier.

Enregistrée à Ottawa et à Washington. Supérieure aux Sirops de Gomme d'Epinette.

25 cents la boîte. LAVIOLETTE & NELSON, Propriétaires, Montréal.

La Pâte de Gomme d'Epinette est de beaucoup supérieure au Sirop; elle est plus efficace, d'un goût plus agréable et portable.

La boîte 25c. Demandez par la poste.

**GOUDRON DE NORVÈGE**

De la Pharmacie de Lyon.

Cette Liqueur est plus efficace que le Goudron ordinaire contre les Bronchites et maladies de la Vessie.

50 cents le flacon. LAVIOLETTE & NELSON, Agents pour le Canada.

La Liqueur de Goudron de Norvège rapidement soluble dans l'eau, est reconnue par toutes les célébrités médicales comme le remède le plus infallible contre la Toux; le Catarrhe, la Bronchite et la Laryngite; elle est employée avec succès, depuis vingt ans, dans les hôpitaux européens. Demi-bouteille et bouteille, 25 et 50c.

LAVIOLETTE & NELSON, Pharmaciens, 1605, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

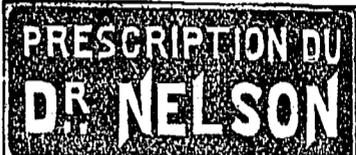


**GUERISON RAPIDE DU RHUME DE CERVEAU.**  
 Cette poudre enlève immédiatement l'acuité du mal, rend la liberté de la respiration et prévient le rhume de poitrine, suite naturelle du Coryza.

Enregistrée à Ottawa.  
 PRIX 25 CENTS LA BOITE.  
 LAVIOLETTE & NELSON, Propriétaires, Montréal.

LA POUDE CORYZINE, pour la guérison rapide du rhume de cerveau, enlève instantanément l'acuité du mal, et dégage la respiration. Demandez par la poste.

La Boite, 25c.



LE REMÈDE INFALLIBLE contre les Rhumes. La dose est donnée avec soin, pour enfants d'aucun âge.

PRIX 25 CENTS. Enregistrée à Ottawa.

LAVIOLETTE & NELSON, Propriétaires, Montréal.

LA PRESCRIPTION DU DR NELSON pour enfants et adultes. Le mode d'emploi et toutes recommandations sont donnés avec soin pour les enfants et adultes.

La bouteille, 25c.

**LORGE & C<sup>IE</sup>**

CHAPELIERS

PARISIENS



**LORGE & C<sup>IE</sup>**

CHAPELIERS

PARISIENS



—21—  
 Rue St-Laurent  
 MONTREAL.



**A VENDRE.**

10,000,000

**De Pieds de Bois de Sciage**

De toutes épaisseurs, largeurs et qualités, préparé ou brut.

—AUSSI—

Lattes, Bardeaux, scids et fendus, Bois de Charpente, en Pin et en Epinette.

**A. HURTEAU & FRERE,**  
 Coin des Rues Dorchester & Sanguinet,  
 MONTREAL.

**30 DAYS TRIAL**



**DR. DYES' VOLTALIG BELT**  
 (BEFORE) (AFTER)  
 ELECTRO-VOLTALIG BELT and other ELECTRICAL APPLIANCES are sent on 30 Days' Trial TO MEN ONLY, YOUNG OR OLD, who are suffering from NERVOUS DEBILITY, LOST VITALITY, WASTING WEAKNESS, and all those diseases of a PERSONAL NATURE, resulting from ABUSES and OTHER CAUSES. Speedy relief and complete restoration to HEALTH, VIGOR and MANHOOD GUARANTEED. Send at once for illustrated Pamphlet free. Address  
**VOLTALIG BELT CO., Marshall, Mich.**

Typographie de Nar. Piché, 44 rue St-Louis.